

# LES MODES PARISIENNES.

## Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LA MÈRE DU DÉSERTEUR, traduit par A. COLINCAMP (6<sup>e</sup> partie). *Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.* — VARIÉTÉS. — PETIT COURRIER. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.

## MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

On est beaucoup plus tentée de se déshabiller que de s'habiller par la température caniculaire dont Paris jouit depuis trois semaines; cependant, puisque les convenances conservent leurs droits, il faut au moins qu'ils soient aussi peu gênants que possibles à observer; c'est ce à quoi s'ingénient de leur mieux les grandes couturières, et surtout les grandes lingères, qui règnent à peu près sans partage pendant cette trop courte saison, où le blanc est presque une des conditions indispensables de l'élégance; aussi avons-nous choisi ce moment pour offrir à nos lectrices les plus charmants modèles de madame Payan, afin qu'elles puissent les faire exécuter chez elles, et compléter ainsi les indications que nous nous efforçons de leur fournir chaque semaine.

Puisque nous avons nommé madame Payan, parlons de ces commodités casaques en piqué basin, festonné et brodé, dont elle prépare des douzaines pour les bains de mer et la campagne. Nous avons vu le trousseau d'été fait pour madame la comtesse de Mont..., c'est à croire que la charmante femme est vouée au blanc cette année; seize robes blanches, sans compter les peignoirs, en font les frais; la mousseline, la batiste, le jaconas, le piqué, se montrent là dans un assemblage aussi varié que nouveau. La mousseline a des volants garnis d'entre-deux ou de guirlandes brodées au plumetis; la batiste a des médaillons posés sur des pe-

tits plis qui s'épanouissent en quilles de chaque côté de la jupe; le jaconas est orné de séries de pois de différentes grandeurs, allant en diminuant sur les bandes des garnitures; le piqué est tout uni avec un feston ou même un simple galon blanc. Les toilettes blanches se diversifient de beaucoup de manières au moyen de fichus, de casaques et de canezous de différentes formes, ornés de rubans de taffetas, que madame Payan a le soin de joindre à ses envois.

Les casaques de mousseline ornées de chevrons de bouillons dans lesquels passe un ruban sont d'un effet délicieux; la casaque qui forme derrière un fichu Marie-Antoinette à longs bouts avantage beaucoup l'élégance de la taille; la casaque ornée de dents aiguës autour desquelles court une basse dentelle est d'une originalité très-gracieuse. Mais le produit le plus remarquable de l'imagination de madame Payan, c'est son dernier col : le *col capuchon*; ce nom ne veut pas dire que ce col ait la prétention de remplacer les capuchons; non, mais seulement qu'il les complète et les accompagne admirablement; le capuchon est un *en cas* précieux qu'on ajoute aux twines et aux burnous dans la prévision d'un orage imprévu ou d'un subit abaissement de la température, mais c'est assez rarement que le capuchon sert effectivement; d'ordinaire il reste posé sur le dos et s'abaisse avec grâce sur le tissu auquel il est attaché; dans cette conjoncture le dos de la robe présente un grand espace plat et uni, où l'œil cherche en vain un ornement : cet ornement madame Payan vient de l'inventer, et avant peu toutes les femmes le connaîtront; c'est le *col capuchon*. Coupé en forme de pointe par derrière, et soutenant de petites bretelles tombantes en ruban terminées par un nœud, il a une coquetterie et une distinction qui le feront rechercher des femmes d'un goût délicat; les manches qui l'accompagnent se font à doubles bouillons rubanés, entre lesquels retombe une broderie terminée en pointe qui rappelle le col. Cette description n'explique rien, elle fait seulement pressentir l'extrême nouveauté de forme d'un objet de toilette qu'il faut voir pour en apprécier tout le mérite. Un de ces cols a été fort remarqué il y a quelques jours à l'Exposition; il est vrai qu'il était porté par une des plus jolies femmes de Paris, la blonde et belle madame de G... Un burnous de



dentelle doublé de crêpe lisse mauve, comme les fait si bien la maison Gagelin; une robe de taffetas gris-argent à deux jupes coupée six fois dans sa hauteur, et rattachée par de très-petits boutons de passementerie; un chapeau de paille d'Italie orné de nœuds de paille et d'un bouquet de plumes paille et noir; tel était l'ensemble de toilette qui faisait valoir les belles lingeries de madame Payan. La robe grise révélait le goût de la maison Fauvet, qui habille madame de G..., et la coupe du chapeau celui de madame Marie Detourpe, qui la coiffe. Les chapeaux de madame Detourpe se font remarquer de plus en plus par leurs ornements et leur forme, qui ont un cachet tout particulier; elle coiffe particulièrement bien les femmes qui ont beaucoup de cheveux ou qui les portent en masse autour du visage; elle a l'art bien rare aujourd'hui de faire des chapeaux qui tiennent sur la tête sans le secours artificiel d'aucune épingle. Ses capotes de crêpe avec des ruches à la vieille sont d'une simplicité très-aristocratique; madame la duchesse de C... en a fait faire une en crêpe bleu avec des fleurs de cyclamen, et l'autre en crêpe mauve avec des véroniques, avant son départ pour Plombières.

Ne quittons pas les chapeaux sans déplorer l'entêtement des Parisiennes à se coiffer de leurs malheureux *gazillons* posés derrière la tête pendant une saison où un chapeau qui garantirait le visage serait de première nécessité, même pour la beauté; ce n'est pas que les exemples de sagesse et d'élégance ne viennent de haut en ces matières, nous savons que S. M. l'impératrice a absolument adopté le chapeau irlandais pour l'été, et qu'elle tient à le voir porter autour d'elle, à ce point que lorsque quelque femme admise à l'honneur de sa société à Saint-Cloud ou à Villeneuve-l'Étang arrive en petit chapeau, elle lui en fait immédiatement donner un de forme irlandaise, soit en paille, soit en feutre, avec velours, plumes ou rubans; il importe peu du reste, ils sont toujours jolis; avec l'ampleur de nos jupes actuelles, ce chapeau est encore imposé par l'harmonie des lignes; il est en outre commode et gracieux; l'adoptera-t-on pour cela? Non, cent fois non; il verra passer devant lui avant que vienne son tour dix modes ridicules, pourquoi? Demandez-le aux femmes qui donnent le ton, et qui semblent s'efforcer de faire acte de puissance en imposant plus volontiers les modes extravagantes que celles qui sont d'accord avec l'art et la raison.

Les enfants du moins échappent à certaines tyrannies insupportables que leurs mères subissent avec trop de patience; eux restent toujours charmants, surtout lorsqu'ils sont confiés aux mains habiles de madame Pauline Royer, qui multiplie ses efforts pour en faire de délicieuses miniatures; rien de l'est, de pimpant comme ces petits costumes de nankin de l'Inde et de toile grise d'Écosse brodée pour la campagne; les filles et les garçons ont des vêtements taillés dans la même pièce d'étoffe, mais les formes et les ornements don-

nent à chacun un caractère différent, et c'est là que se reconnaît le talent.

ÉLIANE DE MARSY.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de modes sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

#### Détails du dessin.

*Première toilette.* — Robe de gaze blanche brodée en paille et en soie, avec berthe garnie d'une frange de paille. Guirlande de fleurs de paille et de soie. Bracelets d'or ciselé. Gants de chevreau. Souliers de satin blanc.

*Seconde toilette.* — Robe de gaze blanche à deux jupes garnies de ruban de taffetas vert retenu par des croissants brodés en paille; gerbes de fleurs de soie avec feuillage de paille. Corsage à draperie avec frange formée de petites fleurs de fuchsias. Couronne de fuchsias à feuillage de paille. Gants de chevreau blanc. Souliers de satin blanc.

#### Explication du patron.

Casaque longue pour petite fille de six à huit ans.

Cette casaque se fait en jaconas, en nankin, ou même en coutil ou en piqué; mais dans ce cas le volant doit être moins large; on le fait plus ample à mesure que l'étoffe est plus légère. On la festonne, on la brode, ou on la garnit simplement d'un ou plusieurs petits galons; si la petite fille est un peu grande et qu'on ait employé une étoffe épaisse, on l'orne avec plusieurs rangs de petits boutons de passementerie de coton posés en hauteur sur le volant, les manches et le corsage.

#### Explication de la planche de broderie.

N° 1. Quart de mouchoir à broder au plumetis sur belle batiste. Le contour des feuilles se marque par un fin cordonnet. Les ronds sont de petits œillets.

N° 2. Dessin anglaise-plumetis pour camisole et peignoir de jaconas. On pourrait faire les feuilles mates.

N° 3. Col assorti au n° 2.

N° 4. Manchette *id.*

N° 5. Entre-deux *id.*

N° 6. Riche bas de jupon qu'on peut simplifier en ne faisant que le bord.

N° 7. Petit dessin à broder au plumetis pour bonnets du matin.

N° 8. Entre-deux assorti au n° 7.

N° 9. Dessin à broder au plumetis sur mousse-line pour divers objets d'enfants.

N° 10. Entre-deux assorti au n° 9.

N° 11. Coin de mouchoir : branche de lilas à broder finement au plumetis sur belle batiste.



## LA MÈRE DU DÉSERTEUR.

(SUITE.)

Elspat alors frémit et recula en arrière ; mais, pres- que à l'instant, elle reprit sa ferme attitude et son iné- branlable courage.

« Je croyais que tu étais un homme tout à l'heure, dit-elle, et te voilà redevenu un enfant. Entends-moi, cependant, puis quittons ensemble cette demeure. T'ai- je fait quelque tort, quelque injure ? Si je suis coupable, ne te venge pas si cruellement. Vois Elspat Mac Ta- vish, qui jamais ne s'est agenouillée devant un prêtre, elle tombe prosternée devant son fils et elle implore son pardon. »

Et, en même temps, elle se jeta aux pieds de ce jeune homme, saisit ses mains, les couvrit de baisers, et répéta en même temps, avec des accents qui bri- saient le cœur, les plus ardentes prières pour obtenir son pardon.

« Pardon, s'écriait-elle, pardon pour l'amour des cendres de votre père ! Pardon pour l'amour des peines avec lesquelles je t'ai élevé, pour les soins avec les- quels j'ai nourri ton enfance ! Écoutez, cieus, et voyez, terre, la mère demande pardon à son enfant et on le lui refuse ! »

C'est en vain que Hamish faisait ses efforts pour ar- rêter ce torrent de sensibilité, en jurant à sa mère, avec les plus solennelles protestations, qu'il lui pardon- nait complètement le fatal stratagème qu'elle avait em- ployé contre lui.

« Vaines paroles, dit-elle, protestations inutiles ! vous n'y recourez que pour cacher l'opiniâtreté de votre ressentiment. Si vous vouliez que je vous croie, vous quitteriez la hutte, et vous sortiriez d'un pays que chaque moment rend plus funeste pour vous. Fai- tes cela, et je pourrai croire que vous m'avez par- donné. Refusez-moi, et alors j'invoquerai de nouveau la lune, les étoiles, le ciel et la terre : ils seront témoins de l'impitoyable ressentiment avec lequel vous pour- suivez votre mère pour une faute, qui, si elle en est une, vient de l'amour qu'elle vous portait.

— Mère, dit Hamish, sur ce sujet, je serai inébran- lable. Je ne fuirai devant personne. Quand Barcaldine enverrait tous les montagnards qui sont sous sa ban- nière, c'est ici, à cette place, que je les recevrais ; m'or- donner de fuir, c'est comme si vous commandiez à cette montagne qui est là-bas de s'arracher de ses fon- dements. Si j'eusse été sûr de la route par laquelle ils doivent venir ici, je leur aurais épargné la peine de me chercher ; mais je pourrais suivre le chemin de la montagne tandis que, de leur côté, ils viendront peut- être par le chemin du lac. C'est ici que j'attendrai mon destin ; et il n'y a point dans toute l'Écosse de voix

assez puissante pour m'ordonner de partir d'ici et pour que je lui obéisse.

— C'est ici alors que je resterai moi aussi, dit Elspat en se levant et en parlant avec un calme qu'elle était loin d'avoir. J'ai vu la mort de mon mari ; mes yeux ne souffriront pas plus pour voir celle de mon fils. Mais Mac Tavish Mhor mourut comme il convenait à un brave, avec son bon sabre dans sa main droite ; mon fils périra comme le bœuf qui est mené à l'abat- toir par le Saxon qui l'a acheté et a donné son argent pour l'avoir.

— Ma mère, dit le malheureux jeune homme, vous avez pris ma vie ; vous en aviez le droit, car vous me l'aviez donnée ; mais ne touchez pas à mon honneur, il me vient de mes braves ancêtres, et il ne doit être souillé ni par les actions d'un homme ni par les paro- les d'une femme. Ce que je ferai, peut-être moi-même ne le sais-je pas encore ; mais n'essayez pas plus long- temps sur moi vos paroles de reproches : vous m'avez déjà fait plus de blessures que vous n'en pourrez jamais guérir.

— C'est bien, mon fils, répliqua Elspat. Ne crains plus de moi ni plainte ni remontrance ; mais gardons le silence et attendons le sort que le ciel nous enverra. »

Le soleil en se levant le lendemain matin trouva la chaumière silencieuse comme un tombeau. La mère et le fils s'étaient levés ; et ils s'occupaient chacun de leur tâche séparément. Hamish préparait et nettoyait ses armes avec le plus grand soin, mais d'un air pro- fondément découragé. Elspat, moins calme, dans l'a- gonie de son cœur préparait un peu de nourriture ; car le malheur de la veille les avait menés l'un et l'au- tre à rester un grand nombre d'heures sans manger. Elle la plaça devant son fils aussitôt qu'elle fut prépa- rée, en lui répétant les paroles d'un poète de la mon- tagne : « Sans la nourriture de chaque jour, le soc de la charrue du laboureur ne voyage pas ; sans la nour- riture de chaque jour, l'épée du guerrier est trop lourde pour sa main ; nos corps sont nos esclaves, ce- pendant il faut que nous les nourrissions, si nous vou- lons qu'ils nous servent. » Ainsi parlait dans les an- ciens jours le barde aveugle aux guerriers de Tion.

Le jeune homme ne répondit pas, mais il prit la nourriture placée devant lui comme si elle devait lui donner de la force pour la scène à laquelle il s'atten- dait. Quand sa mère crut qu'il avait assez mangé, elle remplit de nouveau la coupe fatale et la lui présenta à la fin du repas. Mais il tressaillit, et fit un geste con- vulsif qui témoignait à la fois la crainte et l'horreur.

« Non, mon fils, dit-elle ; cette fois, à coup sûr, tu n'as aucun motif de crainte.

— Ne me pressez pas, ma mère, répondit Hamish, ou bien mettez dans un vase le crapaud empoisonné, et alors je boirai ; mais quant à cette coupe maudite, quant à ce breuvage malfaitier, jamais je n'y goûterai plus.

— Comme vous voudrez, mon fils, » dit Elspat



avec hauteur; puis elle se remit avec un air fort empressé aux différents travaux domestiques qui avaient été interrompus le jour précédent. Quelque chose qui se passât dans son cœur, toute anxiété semblait bannie de ses regards et de sa physionomie. Ce n'était qu'à cette activité malade, à cet exercice continu, qu'un observateur clairvoyant aurait reconnu qu'il y avait là quelque grande douleur intérieure. En regardant, il aurait été frappé de la voir s'interrompre dans les airs et dans les chansons qu'elle fredonnait, sans doute pour se rappeler ce qu'elle faisait et aussi pour lancer un coup d'œil rapide à la porte de la hutte. Quelles que fussent les dispositions de Hamish, son attitude était complètement différente de celle de sa mère. Après avoir nettoyé et préparé ses armes dans l'intérieur de la cabane, il s'assit sur le devant de la porte, et dirigea ses regards vers la colline qui était devant lui, semblable à une sentinelle qui attend l'approche de l'ennemi. Midi le trouva dans la même posture; il n'avait pas bougé. Ce ne fut qu'une heure après que sa mère s'approcha de lui, posa sa main sur son épaule et lui dit d'un air tout aussi indifférent que s'il se fût agi de quelques amis : « Quand les attendez-vous ? »

— Ils ne seront pas ici avant que les ombres s'étendent jusqu'à l'orient, répliqua Hamish. Pour cela, il faudrait que le détachement le plus proche d'ici, celui qui est commandé par le sergent Allan Breack Cameron, eût été dirigé ici expressément de Dunbarton, et cela est assez probable.

— Alors entrez encore une fois sous le toit de votre mère; partagez pour la dernière fois avec elle la nourriture qu'elle a préparée. Après cela, laissez-les venir et vous verrez si votre mère n'est qu'un obstacle inutile à l'heure du danger. Ta main, quelque exercée qu'elle soit, ne saurait décharger ces armes aussi vite que je puis les charger; enfin, au besoin, je ne crains ni la lueur de l'amorce ni le bruit du fusil; et souvent les coups que j'ai portés ont été funestes, m'a-t-on dit.

— Au nom du ciel, ma mère, ne vous mêlez pas de cela, dit Hamish. Allan Breack est un homme sage et bon; il vient d'une bonne famille. Il me promettra peut-être pour nos officiers qu'on ne m'infligera pas une punition infamante; si l'on m'offre la prison dans un donjon ou la mort à coups de mousquet, à cela j'y consens.

— Hélas! et tu ajouteras foi à leur parole, enfant sans raison. Rappelle-toi que la race de Dermid a toujours été fourbe et menteuse; ils n'auront pas plutôt enchaîné tes mains qu'ils dépouilleront tes épaules pour les déchirer de verges.

— Gardez vos avis, ma mère, dit Hamish sévèrement; pour moi, j'ai pris mon parti. »

Quoiqu'il parlât ainsi pour se soustraire aux importunités et presque aux persécutions de sa mère, Hamish n'aurait certainement pas pu dire en ce moment à quelle ligne de conduite il comptait s'arrêter. Il n'y

avait qu'un point sur lequel il n'hésitait pas : il voulait attendre sa destinée, quelle qu'elle pût être, et ne pas ajouter au manquement de parole dont il s'était involontairement rendu coupable le tort de vouloir échapper à sa punition. Cet acte de dévouement, il croyait le devoir à son propre honneur et à celui de ses compatriotes. Qui de ses camarades serait cru désormais, si on pouvait le considérer comme un homme manquant à sa parole et trahissant la confiance de ses officiers? Et qui hormis Hamish Bean Mac Tavish pourrait être accusé par les habitants des montagnes d'avoir légitimé et confirmé les soupçons que le général saxon, au vu et au su de tous, entretenait contre la bonne foi des montagnards? Il était en conséquence fermement décidé à subir son destin. Mais son intention était-elle de se livrer lui-même paisiblement entre les mains de ceux qui viendraient l'arrêter, ou bien, par sa résistance, les provoquerait-il à le tuer sur place? Voilà la question à laquelle il n'aurait pas pu répondre lui-même. Son désir de voir Barcaldine, de lui expliquer les motifs de son retard, le poussait à suivre le premier plan; la crainte qu'il avait de subir une punition dégradante et les récriminations amères d'Elspat le poussaient fortement au dernier parti, qui était aussi le plus dangereux. C'est au hasard qu'il s'en remit pour se décider au moment de la crise : la catastrophe ne se fit pas longtemps attendre.

Le soir approchait; l'ombre gigantesque des montagnes se projetait vers l'orient, tandis qu'à l'occident leurs pics étaient encore radieux de pourpre et d'or. La route qui tourne autour du Ben-Cruachan s'apercevait encore assez nettement de la porte de la chaumière, quand un détachement de cinq soldats montagnards, dont les armes brillaient au soleil, se montra soudainement aux regards; il était encore à l'endroit où le grand chemin se cache derrière la montagne. Un des soldats était un peu en avant des quatre autres, qui marchaient régulièrement et en ligne, conformément aux règles de la discipline militaire. Il n'y avait pas à douter en voyant les fusils qu'ils portaient, leurs plaids et leurs bérets, qu'ils appartenissent au régiment d'Hamish, ainsi que le sous-officier qui les conduisait; et il était facile de deviner quel était le but de leur apparition sur les bords de l'Arve.

« Ils viennent à nous d'un bon pas, dit la veuve de Mac Tavish Mhor; je serais curieuse de savoir s'ils s'en iront tous aussi vite. Mais ils sont cinq; il y a trop d'inégalité pour leur laisser le beau champ de bataille. Rentrez dans la hutte, mon fils, et tirez par le trou qui est près de la porte. Vous pouvez en abattre deux avant qu'ils aient quitté la grande route pour le sentier. Alors il n'en restera plus que trois, et votre père, avec mon aide, a souvent fait face à trois ennemis. »

Hamish Bean prit le fusil que sa mère lui présentait, mais il ne quitta pas le seuil de la chaumière. Il fut bientôt aperçu par le détachement qui était sur la grande route; cela était évident, car ils doublèrent le



pas : pourtant ils gardaient leurs rangs, accouplés deux à deux comme des lévriers, et avançaient avec une grande rapidité. En moins de temps qu'il n'en aurait fallu à des hommes qui n'avaient pas comme eux l'habitude des montagnes, ils quittèrent la grande route, traversèrent le petit sentier, et s'approchèrent à une portée de pistolet de la cabane. Hamish était debout à la porte, immobile comme une statue de pierre, avec son fusil dans la main. Cependant sa mère, placée derrière lui et en proie à toute la frénésie de son emportement, lui reprochait dans les termes les plus forts que le désespoir pût inventer son manque de résolution et sa faiblesse de cœur. Ses paroles ne firent qu'augmenter le fiel amer qui fermentait au cœur du jeune homme en observant l'empressement peu amical avec lequel ses anciens camarades couraient sur lui comme des chiens sur le cerf lorsqu'il est aux abois. Les sentiments indomptables et farouches qu'il avait reçus en héritage de son père et de sa mère se réveillèrent lorsqu'il put croire que ceux qui le poursuivaient étaient ses ennemis; et la réserve à laquelle ses passions avaient été condamnées jusqu'alors par son jugement ferme, commença peu à peu à céder. Ce fut le sergent qui prit alors la parole, et qui lui dit :

« Havish Bean Mac Tavish, mettez bas les armes et rendez-vous.

— Et vous, arrêtez-vous, Allan Breack Cameron, commandez à vos hommes de s'arrêter, ou bien il vous arrivera malheur à tous.

— Arrêtez, soldats, dit le sergent en continuant lui-même d'avancer. Hamish, réfléchissez à ce que vous faites, et donnez-moi votre fusil. Vous pouvez répandre du sang; mais vous ne pourrez pas éviter la punition.

— Les verges, les verges, mon fils, pensez aux verges, lui dit tout bas sa mère.

— Prenez garde, Allan Breack, dit Hamish, je ne voudrais pas vous faire du mal exprès; mais je ne me rendrai que si vous me donnez des sûretés contre les verges des Saxons.

— Foul reprit Cameron, vous savez bien que je ne le puis pas; mais je ferai tout ce que je peux. Je dirai que je vous ai rencontré pendant que vous reveniez, et la punition sera légère; mais rendez votre mousquet. En avant, soldats!

A l'instant, il courut lui-même en avant, étendant le bras comme pour écarter le fusil que le jeune homme abaissait sur lui. Elspat alors s'écria : « N'épargnez pas le sang de votre père pour défendre le foyer de votre père. » Hamish fit feu et Cameron tomba mort. Tous ces événements se succédèrent, pour ainsi dire, en un clin d'œil. Les soldats accoururent et saisirent Hamish, qui semblait pétrifié de ce qu'il avait fait, et ne fit pas la moindre résistance. Il n'en fut pas ainsi de sa mère qui, en voyant les soldats mettre les menottes à son fils, se jeta sur eux avec une telle furie

qu'il fallut deux d'entre eux pour la tenir, tandis que le reste s'assurait du prisonnier.

« N'êtes-vous pas une créature maudite, dit l'un de ces hommes à Hamish, pour avoir tué votre meilleur ami, celui qui cherchait durant toute la marche le moyen de vous soustraire à la punition des déserteurs?

— Entendez-vous cela, ma mère? » dit Hamish en se tournant vers elle autant que ses liens le lui permettaient; mais sa mère n'entendait rien, ne voyait rien. Elle était tombée évanouie sur le sol de sa hutte. Sans attendre qu'elle eût recouvré la connaissance, le détachement presque aussitôt se mit en marche pour Dunbarton et emmena son prisonnier. Cependant ces hommes jugèrent qu'il était nécessaire de s'arrêter un petit moment au village de Dalmally. De là ils dépêchèrent un détachement d'habitants pour ramasser le corps de leur infortuné commandant, tandis qu'eux-mêmes informaient un magistrat de ce qui s'était passé, et lui demandaient ses instructions pour savoir ce qu'il leur restait à faire. Comme c'était un crime contre la discipline, ils eurent ordre de diriger sans délai leur prisonnier sur Dunbarton.

L'évanouissement de la mère de Hamish dura encore assez longtemps; il fut plus long peut-être, parce que sa constitution, toute forte qu'elle fût, avait été épuisée par la crise violente qui avait rempli les trois jours précédents. Elle fut à la fin tirée de sa stupeur par des voix de femmes qui chantaient le *Coronach*, sorte de complainte funèbre accompagnée de battements de mains et de bruyantes acclamations. Cependant les notes lugubres d'un air particulier au clan des Camerons, et qu'on jouait sur la cornemuse, se faisaient entendre de temps en temps.

Elspat tressaillit comme une personne qui se serait réveillée d'entre les morts; elle n'avait pas un souvenir précis de ce qui s'était passé sous ses yeux.

Il y avait des femmes dans la hutte qui enveloppaient le corps du sergent dans son plaid ensanglanté avant de l'emporter du lieu fatal : « Femmes, leur dit-elle en se dressant tout à coup devant elles et en interrompant du même coup leur chant et leur pieux office, femmes, dites-moi pourquoi vous chantez la complainte de Mac Dhonnill Dhu dans la maison de Mac Tavish Mhor?

— Louve, tais-toi, avec tes hurlements sinistres, répondit une des femmes, parente du défunt, laisse-nous accomplir nos devoirs envers notre bien aimé cousin. Jamais le chant funèbre ni la complainte ne seront exécutés par personne, ni pour toi ni pour ton sanguinaire loupveteau. Les corbeaux le dévoreront sur son gibet, puis les renards et les chats sauvages déchireront les lambeaux de ton cadavre sur la montagne. Ah! puisse-t-il être maudit, celui qui voudrait bénir vos ossements ou ajouter une pierre au monticule qui s'élèvera sur votre tombeau (1)!

(1) En Écosse, comme autrefois en Bretagne, sur chaque



— Fille d'une mère sans raison, répliqua la veuve de Mac Tavish Mhor, sachez-le bien, le gibet dont vous nous menacez ne fait pas partie de notre héritage. Durant trente années l'arbre noir de la loi, dont les branches sont des corps d'hommes morts, a souhaité avoir le mari bien-aimé de mon cœur; mais il est mort comme un brave, avec son épée à la main, et il a privé l'arbre noir de son espérance et de son fruit.

— Ah! il n'en sera pas de même de ton fils, sorcière sanguinaire, répliqua la femme en pleurs, dont les passions étaient aussi violentes que celles d'Elspat elle-même. Les corbeaux arracheront ses beaux cheveux pour en garnir leurs nids, avant que le soleil se couche derrière les îles de Treshornish. »

Ces mots rappelèrent à l'esprit d'Elspat toute l'histoire de ces trois mortels derniers jours. D'abord elle demeura immobile comme si l'excès de son malheur l'eût changée en pierre; mais bientôt l'orgueil et la violence de son caractère, à l'idée qu'on la bravait dans sa propre maison, se révoltèrent, et elle fut capable de leur répondre. « Oui, vieille furie, mon Hamish aux blonds cheveux peut mourir, mais ce sera avec ses mains teintées de sang; il sera mort en voyant couler le sang de son ennemi, le meilleur sang d'un Cameron, rappelle-toi-le bien. Et quand vous voudrez coucher votre mort dans sa tombe, n'oubliez pas que sa plus glorieuse épitaphe sera celle qui dira qu'il a été tué par Hamish Bean, pour avoir voulu mettre la main sur le fils de Mac Tavish Mhor, sur le seuil même de son foyer. Adieu, que la honte de la défaite, que le désastre et que le meurtre restent sur le clan qui les a déjà endurés! »

Traduit par A. COLINCAMP.

(Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.)

(La suite au prochain numéro.)

## VARIÉTÉS.

### PAYS ROUMAINS.

La Roumanie, dont le nom signifie terre romaine (*tzara romanesca*), occupe le territoire de l'ancienne Dacie, dont les indigènes furent détruits par Trajan, 101-104 après J. C., et qui fut repeuplé par des colonies latines envoyées (105) par le vainqueur et ensuite par l'empereur Sévère. Elle est située à l'extrémité orientale de l'Europe, entre le Dniester, les Carpathes, la Theiss, le Danube et la mer Noire. Elle est divisée

tombe on élève un monticule de pierres (*cairn*) qui sert à la désigner aux regards des passants, et chacun y ajoute une pierre en manière d'hommage pour la mémoire du défunt

en Roumanie autrichienne, Roumanie russe et Roumanie turque.

Les Roumains professent, en très-grande majorité, le culte chrétien du rite grec ou orthodoxe. La langue dérive à n'en pas douter du latin, avec lequel elle présente des analogies frappantes.

La *Roumanie autrichienne*, autrefois la Dacie méditerranéenne, conquise par les Hongrois au commencement du dixième siècle, est formée de la Transylvanie, de la Bukovine démembrée du territoire moldave, et cédée par les Turcs à l'Autriche peu de temps après la paix de Kaïnardji (1777), du banat de Temesvar et des pays adjacents. Elle est bornée au nord et à l'ouest par la Hongrie, la Gallicie et la Podolie, au midi et à l'est par la Valachie et la Moldavie. Sa superficie, non compris le banat et les pays adjacents, qui font partie du territoire hongrois, est évaluée à 1292 milles carrés géographiques. Sa population d'origine roumaine, abstraction faite des habitants appartenant à d'autres races, dont les principales sont les Hongrois, les Szecklers ou Sicules, et les Saxons, qui occupent un territoire distinct, et qui ont également une administration, des droits et des privilèges distincts, peut, d'après M. Ubcini, être évaluée à 2,380,000 âmes.

La *Roumanie russe* est formée de la province de Bessarabie, qui faisait partie de la Moldavie avant que la trahison de Démétrius Morousi l'eût livrée aux Russes en 1812. Elle est bornée au nord et à l'est par le Dniester et la mer Noire, à l'ouest par la Bukovine et le Pruth, et au midi par le Danube. Toute sa partie méridionale, à part quelques localités, est maigre et stérile; c'est un pays plat qui offre déjà tous les caractères des steppes de la Russie. La partie septentrionale, au contraire, qui confine à l'Autriche, est un pays de collines, admirablement accidenté, dit M. Hommaire de Hell, couvert de magnifiques forêts, et riche de tous les produits des climats tempérés les plus favorisés. Elle est partagée en neuf districts; sa capitale est Kichinev, qui compte 45,000 habitants, dont 15 à 18,000 juifs. Son commerce peut être évalué à environ 33 millions de francs. Sa superficie est de 2,148,584 hectares de terres labourables et prairies; sa population de 800,000 habitants. On compte 8 villes, 16 bourgs et 1030 villages et hameaux.

La *Roumanie turque*, sur laquelle nous nous étendons un peu plus longuement, est formée des deux principautés de Valachie et de Moldavie. Elle s'étend entre 48° 50' et 43° 38' latitude nord, et 20° 20' — 37° 40' longitude est.

Séparées l'une de l'autre par le Milkov et le bas Sereth, la Valachie (en turc *Iflac*) et la Moldavie (en turc *Bogdan*) sont bornées : au nord par la Transylvanie et la Bukovine, à l'est par le Pruth, au sud et à l'ouest par le Danube. Les îles du Danube qui en font partie sont au nombre de quarante-quatre. La superficie totale est de 5,727 lieues carrées, dont 3,820 pour la Valachie, et 1,907 pour la Moldavie; la population





# LES MODES PARISIENNES.

Robes de la Maison Sauvet, fleurs de M<sup>me</sup> Gilman, bijoux de Froment Maurice, Corsets de M<sup>me</sup> Vigoureux, Souliers de Caus, Peignoirs et Gants de Faguer Laboullée.







s'élève à environ 4 millions d'âmes, dont 2,500,000 pour la Valachie, et 1,500,000 pour la Moldavie.

On voit donc que, réunies, les trois Roumanies, autrichienne, russe et turque, donnent une population totale d'environ 7,180,000 individus appartenant tous à la même race, et formant ainsi une nationalité homogène et puissante.

Donnons tout de suite ici l'étymologie du nom de Valaques par lequel on désigne le plus communément les Roumains. Ce mot, suivant l'opinion la plus généralement reçue, n'est que la traduction du mot *romain* (ῥωμαῖος, fort, robuste), par vlak ou vloky, qui a la même signification dans l'idiome slave. Quelques-uns cependant le font dériver de Flaccus, chef des colonies que Trajan envoya en Dacie après la conquête; enfin, on lit dans le Dictionnaire de E. G. Graff: « *Walah, peregrinus romanus; Walahise, romanus, latinus.* » Ces deux mots sont goths. S'il fallait en croire certains commentateurs, ce serait de cette expression gothe qu'on aurait pris l'habitude de nommer les Romains ou Roumains Valaques.

Le climat de la Moldo-Valachie, aussi chaud que celui de la Grèce l'été, est d'une rigueur excessive l'hiver, qui dure environ cinq mois, et pendant lequel la terre est presque constamment couverte de neige. Il n'y a guère d'ailleurs, à proprement parler, que ces deux saisons, qui se succèdent brusquement.

La fertilité du sol est extrême; toutes les productions lui appartiennent. Il n'y a guère que l'olivier et l'orange qui n'y réussissent pas. La vigne y est d'une excellente qualité, et le froment y donne seize ou même vingt-cinq fois la semence. Coupé de montagnes, de plaines, de forêts et de cours d'eau, ce territoire réunit les qualités des pays de plaines, des pays forestiers et des pays de montagnes. Les montagnes et pics principaux sont l'Omul ou le Kara-Imam de la chaîne des Carpathes, le Piou ou Tchacléou, le mont Rareou et Vrantcha. Les fleuves et les principales rivières qui l'arrosent sont le Danube, le Chyl, l'Alouta ou l'Olto, l'Argis, la Dimbovitza, la Jalomnitza, en Valachie; le Sereth et le Pruth, en Moldavie. On y rencontre de plus une très-grande quantité de sources d'eaux minérales de toutes sortes.

La Valachie, séparée en deux parties par le cours de l'Olto, se divise en grande et petite Valachie. Sa capitale, résidence de l'hospodar, est Bucharest, qui compte 100,000 habitants. Ses villes principales sont Giurgevo, sur le Danube, en face de la forteresse turque de Routschouk, et l'un des points les plus fréquentés des principautés, en raison du mouvement des bateaux à vapeur de la mer Noire et du Danube; Braïla, autre port sur le Danube, déclaré *port franc* en 1836, et devenu par suite le point central de l'importation et de l'exportation de toute la Valachie par voie maritime; Tergovist, sur la Jalomnitza; Craïova et Ploïesti.

La Valachie renferme 48 districts, administrés cha-

cun par un *ispravnik*, sorte de préfet; 95 arrondissements et 3,590 communes.

La Moldavie s'étend, sous une forme longitudinale, de l'est à l'ouest. Sa plus grande longueur, dit M. Ubicini, est d'environ 70 lieues, et sa plus grande largeur de 35. Les deux frontières de Russie et d'Autriche occupent, chacune d'un côté opposé, la presque totalité de sa circonférence, en laissant à la frontière valaque un développement de près de 30 lieues. La frontière du Danube, du côté de la Turquie, n'a qu'une étendue de 4 lieues. Sa capitale, résidence de l'hospodar, est Jassi, bâti sur la pente d'un coteau au pied duquel coule le Bachlui, l'un des affluents du Pruth, à 4 lieues de la frontière russe; population, 50 à 55,000 habitants, dont 14,000 juifs au moins. La seule ville importante après Jassi est Galatz, déclaré *port franc* en 1834, sur le Danube, près de l'embouchure du Pruth.

La Moldavie renferme 43 districts, 63 arrondissements et 4,933 communes.

Chaque principauté est administrée par un prince ou hospodar, autrefois voïvode, qualification qui a la même signification que celle de domnu (*dominus*), seigneur, élu à vie par une assemblée générale extraordinaire. A sa mort, une lieutenance, sous le nom de *caïmacamie*, forme un gouvernement provisoire jusqu'à l'élection de son successeur. Le chef de l'État jouit d'une liste civile de 600,000 francs. C'est à lui qu'appartiennent le choix des ministres et la nomination à tous les emplois. Il est assisté de deux conseils dits, l'un le grand conseil administratif, et l'autre le conseil ordinaire.

L'assemblée extraordinaire qui élit le prince se compose des représentants du clergé, de la grande et petite boyarie, de la noblesse des districts, et enfin des corporations; en tout 190 membres pour la Valachie, et 132 membres pour la Moldavie.

En dehors de cette assemblée, il en existe une autre dite ordinaire ou législative, dont les membres sont recrutés parmi les hauts dignitaires du clergé, le métropolitain en tête, les grands boyards et les nobles des districts, en tout 43 députés pour la Valachie, et 35 seulement pour la Moldavie.

La justice est rendue par deux cours de cassation ou hauts divans judiciaires, séant à Bucharest et à Jassi; trois divans d'appel, dont deux en Valachie et un seul en Moldavie; trente et un tribunaux de première instance, dont dix-huit en Valachie et treize en Moldavie, siégeant au chef-lieu de district; et trois tribunaux de commerce, à Bucharest, à Craïova (Valachie) et à Galatz (Moldavie). Il existe en outre dans chaque village un jury composé de trois villageois, élus annuellement par la commune, et qui tiennent leurs séances le dimanche, au sortir de l'église, dans la maison et sous la présidence du *papas* (prêtre). Cette institution répond en quelque sorte à nos justices de paix. N'oublions pas un tribunal ecclésiastique chargé de statuer sur les



différends entre époux, et qui a la faculté de prononcer le divorce.

La religion professée par les Moldo-Valaques est, ainsi que nous l'avons déjà dit, pour la très-grande majorité, le rite grec oriental. Chacune des principautés est régie spirituellement par un métropolitain dépendant du patriarche de Constantinople. Le clergé se divise en deux ordres : les *caloyers* ou moines de Saint-Basile, qui gardent le célibat, et les prêtres séculiers, qui peuvent se marier avant d'entrer dans les ordres. Les premiers seuls peuvent parvenir aux hautes dignités ecclésiastiques. Ils se divisent en quatre classes : 1° l'archevêque métropolitain et les évêques diocésains ; 2° les *archimandrites*, qui administrent les monastères ; 3° les *ieromonachi* ou moines consacrés prêtres ; 4° et les simples frères.

Les prêtres séculiers, sous le nom de *papas*, remplissent les fonctions ordinaires du culte dans les paroisses.

Toutes les religions sont tolérées, à l'exception du mahométisme.

La force militaire de la Moldo-Valachie est aujourd'hui de 27,784 hommes de toutes armes. Le recrutement ne pèse que sur les paysans contribuables. Le chef de l'armée porte le titre de grand *spathar*.

Les revenus de la Valachie s'élèvent à 5,315,000 fr., et ses dépenses à 4,834,000 fr.

Les revenus de la Moldavie sont évalués à 4,663,000 fr., et ses dépenses à 4,665,000 fr.

Le commerce d'exportation, qui consiste principalement en céréales, et ensuite, mais sur une bien moins grande échelle, en bêtes à cornes et chevaux, sel, bois de construction, laines, peaux, suifs, cire, lin, vin, etc., donne un chiffre total, en moyenne, de 58,000,000 de fr.

Le commerce d'importation, qui consiste surtout en objets d'utilité première et de luxe, représente, en minimum, le chiffre de 50 millions de francs.

La population se divise en deux grandes catégories : les privilégiés et les contribuables.

La première comprend les boyards, les employés de tout grade, les prêtres, moines, religieux, domestiques ; les tsiganes ou bohémiens des monastères non affranchis et ceux des particuliers, etc., dont le nombre ne peut être évalué à moins de 680,000.

La seconde comprend les négociants et artisans, ainsi que les paysans cultivateurs, dont le nombre est d'environ 3,440,000 ; d'où il suit que plus d'un sixième de la population dans la Moldo-Valachie est exempté d'impôts.

La boyarie ou noblesse n'est point héréditaire. Quiconque occupe un emploi dans l'État est boyard, et cette sorte de noblesse passe à sa progéniture jusqu'à la deuxième génération. C'est une institution qui consiste moins en des titres qu'en des rangs assimilés à des grades militaires. La boyarie se divise en grande et petite boyarie.

Les grands boyards, qui correspondent par le rang

aux grades les plus élevés de la hiérarchie militaire, forment une oligarchie dans les mains de laquelle se concentre tout le pouvoir de l'État. Ils sont au nombre de 70 pour la Valachie et de 300 pour la Moldavie.

Le nombre des petits boyards pour les deux principautés peut varier entre 27 et 28,000 individus.

Le nom de boyard vient de boïer (*bovis herus*), titre par lequel était désigné tout homme d'armes, maître d'un char armé en guerre, du temps des colons romains aux huitième et neuvième siècles, alors qu'ils conduisaient encore à la guerre des chars armés de faux et attelés de bœufs.

Les négociants et artisans patentés forment ce qu'on pourrait appeler la bourgeoisie roumaine. Leur nombre est d'environ 80,000.

Les paysans cultivateurs se divisent en *mosneni* ou petits propriétaires, au nombre de 70,000 en Valachie et 50,000 en Moldavie, et en *corvéables*, dont le nombre dépasse 3 millions, répartis sur les domaines des boyards, des monastères et de l'État. « La condition faite au paysan moldo-valaque, dit M. Ubicini, à qui nous empruntons ces détails, la constitution même de la propriété et les lois qui la régissent, n'ont pas d'analogue précis dans les autres contrées de l'Europe. Le paysan, sans être attaché à la glèbe, ne peut cependant quitter la terre qu'avec l'autorisation du propriétaire ; de son côté, le propriétaire ne peut disposer que de la portion de terre dont le paysan ne fait aucun usage, et que la loi limite au tiers de la propriété. »

Il va sans dire que le paysan est assujéti à certaines redevances, qui sont fixées par la loi, envers le propriétaire, outre qu'il est seul à supporter les charges de l'État.

Outre la race indigène ou roumaine, sortie du mélange des anciens Daces et des colons romains venus à la suite de la conquête, et qui forme environ les neuf dixièmes de la population, il y a encore les races qu'on pourrait qualifier indigénées. Ce sont les individus d'origine grecque, bulgare, arménienne, juive, tsigane ou bohémienne. Les plus nombreux sont les tsiganes. On n'en compte en effet pas moins de 250,000 pour les deux principautés ; et, chose extraordinaire ! ils ont toujours été réduits à l'état d'esclaves. Ce n'est qu'en 1844 qu'un office des princes Alexandre Ghika et Michel Stourdza ayant proclamé l'affranchissement des tsiganes de l'État et de ceux des monastères, une partie de ces malheureux a été assimilée aux paysans cultivateurs.

Les principautés de Valachie et de Moldavie sont toutes les deux tributaires de la Porte ottomane.

La Valachie, après de longues luttes contre les Hongrois, et voulant échapper à leur domination, se déclara vassale des Turcs : 1° par un traité conclu avec Bajazet I<sup>er</sup>, en 1393 ; 2° et par un nouveau traité explicatif et ampliatif du premier, passé à Andrinople en 1460, avec Mahomet II. Ces capitulations (c'est le terme consacré) font de la suzeraineté de la Porte une



suzeraineté plutôt nominale qu'effective, car elles établissent que le sultan s'engage, pour lui et ses successeurs, à protéger la Valachie et à la défendre contre tous ses ennemis, sans exiger autre chose que la suzeraineté sur cette principauté et ses souverains, qui payeront un léger tribut annuel, le voïvode conservant le droit de faire la paix et la guerre, et celui de vie et de mort sur ses sujets, tandis que la nation continuera à se gouverner d'après ses propres lois. La Sublime Porte s'interdit en outre toute ingérence dans l'administration locale, ainsi que dans l'élection des voïvodes, qui n'auront à recevoir d'elle que l'investiture. Ce ne fut qu'en 1529, d'autres disent 1513, que la Moldavie se plaça volontairement sous la suzeraineté de la Turquie, à des conditions de vassalité plus favorables encore, si c'est possible, que la Valachie.

Le tribut que paye aujourd'hui la Valachie est de 460,000 francs; celui acquitté par la Moldavie de 230,000 francs.

De Radu (Rodolphe) I<sup>er</sup>, dit *le Noir*, fondateur de la principauté de Valachie, à Barbo Stirbey, dernier hospodar, on compte 83 princes et 109 règnes. De Bogdan I<sup>er</sup> à Alexandre-Grégoire Ghica VI, la Moldavie a eu 94 princes et 120 règnes.

ORTAIRE FOURNIER.

## PETIT COURRIER.

\*\*\* L'Académie française a renouvelé son bureau dans sa séance du 25 juin; elle a nommé pour directeur M. de Montalembert, et pour chancelier M. de Falloux.

\*\*\* L'Académie des Beaux-Arts, dans sa dernière séance, a décidé qu'elle allait s'occuper de remplir la place d'académicien libre vacante par la mort de M. le marquis de Pastoret.

L'élection aura lieu dans la séance du samedi 11 juillet.

\*\*\* Chacun va chercher à l'Exposition des satisfactions à sa portée : les artistes et les vrais connaisseurs y vont chercher des jouissances intellectuelles; quelques dames vont y faire admirer leur toilette et l'énorme envergure de leurs cages; les statisticiens y vont pour autre chose.

L'un d'eux vient de s'emparer du livret et de toiser les tableaux, et il a déjà terminé ses difficiles et innocents calculs. Pour lui, l'Exposition de 1857, quoique généralement assez faible, est une des plus importantes que nous ayons eues, car c'est celle dont le livret contient le plus de numéros.

Voici quelques-uns des calculs auxquels s'est livré cet économiste artistique :

Les objets d'art sont au nombre de 3,474, se subdivisant ainsi : *peinture*, 2,715 numéros; *sculpture*, 429; *gravure*, 147; *lithographie*, 98; *architecture*, 86.

Sur les 2,715 numéros attribués à la peinture, 575 appartiennent à des portraits. Ce genre est loin d'être abandonné, puisqu'à lui seul il occupe un cinquième de l'Exposition de peinture.

Ce statisticien modèle prétend que si tous les tableaux de l'Exposition étaient placés côte à côte sur une seule ligne, ils occuperaient une longueur de 40,260 mètres, et que si on les ajoutait les uns aux autres en diagonale, ils formeraient une ligne de 46,000 mètres. Les statues, posées les unes sur les autres, atteindraient trois fois la hauteur des tours de Notre-Dame. Ceux qui mettraient en doute l'exactitude de ces calculs peuvent les vérifier.

\*\*\* On se presse et on se culbute devant les sept tableaux de Meissonnier, sept petits chefs-d'œuvre; on regarde avec plaisir les frais paysages de Corot, de d'Aubigny et de Français; la *Marie-Antoinette en prison*, de Muller; la *Léda*, de Baudry; une ravissante toile de Tassaert qui rappelle Prudhon et le Corrège; la *Messe à Beost*, de Landelle; la *Chasse*, de Courbet; les toiles de Stevens et d'Hamon, etc.; la *Famille du forgeron*, de Charles Marchal; les *Faneuses d'Avito*, d'Hébert; le *Christophe Colomb* au pastel, de M. Maréchal de Metz; le magnifique dessin de Bida, les *Juifs devant le mur de Salomon à Jérusalem*, et beaucoup d'autres œuvres de ce genre dont la nomenclature serait trop longue. Le tableau qui a pour titre : *les Suites d'un bal masqué*, par Gérôme, sera un des grands succès de la saison. C'est un peu mou de couleur, mais cela a des qualités incontestables, cela vit. Les batailles foisonnent, comme on le pense bien, et c'est la Crimée qui fait encore cette année les frais de cette poudre à canon. M. Durand-Brager a exposé pour sa part une vingtaine de tableaux qui montrent Sébastopol sous tous les aspects. Je n'oublierai pas, dans ce dénombrement à la course, les deux grandes toiles de M. Matou qui se font pendant sur un des côtés du salon d'honneur. Telle qu'elle est, cette exposition est plus que satisfaisante, mais c'est le triomphe du petit et du joli. Le beau s'en va; il ne reste pour ainsi dire plus que de la peinture de chambre. Les petits appartements font les petits tableaux.

La sculpture se maintient. Le marbre est trop sévère pour se plier aux caprices de la mode. L'*Ariane*, d'Aimé Millet, palpète et pleure dans le troisième salon de droite comme elle dut pleurer à Naxos. Cette *Ariane* est une des plus charmantes créations de l'art contemporain. Je signalerai aussi la *Vierge* de Demesmay, une de ces œuvres voulues qui prouvent la profonde horreur de l'artiste pour la banalité académique; de beaux bustes de M. Cavalier, l'auteur de *Pénélope*; une belle



statue en plâtre de M. Leharirel; un *Saint Louis* de M. Monteguy; un beau buste de M. Rude, par Cabet; un petit *Génie des arts*, marbre très-joli, malheureusement mal placé, par M. Bouriché; et enfin une collection de bustes, types africains, par M. Cordier. Je dois avouer que ces derniers bustes sont plus curieux que beaux, et qu'ils me sembleraient mieux placés dans un musée de phrénologie que dans une galerie d'art. J'en passe et des meilleurs.

\* Les personnes qui désireraient prendre, au prix de 20 fr., des billets d'abonnement pour toute la durée de l'Exposition des beaux-arts, donnant droit à l'entrée le matin à huit heures, sont prévenues que ces billets leur sont délivrés aux bureaux de l'Exposition (palais des Champs-Élysées), depuis vendredi 26 juin, de dix à quatre heures.

Les portes de l'Exposition resteront désormais ouvertes au public jusqu'à cinq heures du soir, et les salles ne seront évacuées qu'à six heures.

\* Paris va bientôt être orné d'un nouveau monument. M. Daviou, architecte distingué, auteur des plans exécutés pour l'embellissement du bois de Boulogne, a été chargé de faire le projet en petit de la colonne en pierre qui doit être élevée en l'honneur de Napoléon III sur l'emplacement du Trocadéro. Ce projet est terminé. La colonne aura cent mètres d'élévation. On se fera une juste idée de la hauteur colossale de ce monument si l'on songe que la colonne Vendôme n'a que quarante mètres, et que les tours de Notre-Dame n'ont pas cent mètres. Un escalier en spirale et extérieur conduira au haut de cette gigantesque colonne, au pied de laquelle seront disposés des bassins avec des gerbes d'eau. — Cette colonne se trouvant précisément dans l'axe du boulevard des Italiens, on l'apercevra tout entière de ce boulevard. Un nouveau boulevard ira du pied de la colonne au bois de Boulogne. Les devis faits par M. Daviou pour l'exécution de ce plan s'élèvent, nous assure-t-on, à la somme de dix-huit millions.

\* Le *Times* rapporte la ruse suivante d'un renard. Le garde-chasse d'un domaine près de Lochawe, auquel les renards causaient de grands dégâts, découvrit un terrier dans un vallon, près d'un petit lac. Un soir qu'il se tenait en observation de ce côté, il aperçut un couple de canards flottant sur le lac; peu après, il vit un renard s'approcher avec précaution du bord de l'eau, et, quand il en fut près, prendre une touffe de bruyère et la placer dans sa bouche de manière à s'en couvrir la tête; puis le rusé animal se glissant dans l'eau et s'y enfonçant jusqu'au nez, se laissa aller lentement et doucement jusqu'à l'endroit où les canards, se croyant en pleine sûreté, s'abandonnaient à leur harmonieux ramage, ne voyant rien auprès d'eux qu'une touffe d'herbe; mais à l'instant propice le renard laissa tomber la touffe de bruyère, se saisit d'un des canards et regagna la rive; il allait s'enfuir vers son gîte avec sa proie, quand un coup de fusil tiré par le garde vint le

frapper dans son triomphe. Certes tant de sagacité méritait un meilleur sort.

\* On a vendu samedi dernier, à Londres, la collection des œuvres d'art de Léopold Redpath. Parmi les principaux, on trouve : Henri IV et Sully, sculpture sur ivoire, 44 l. st.; la Leda, de Pradier, en ivoire, avec des draperies en bronze, un collier doré et des bracelets montés en turquoises, le cygne en argent oxydé, sur une plinthe de bronze et marbre vert, 380 l. st.

Parmi les bronzes, il faut citer Énée portant son père Anchise, haut de 24 pouces, 38 l. st. Quelques aquarelles ont obtenu de bons prix. Parmi les tableaux étaient le Mendiant aveugle, de J. Dyckmans, qui s'est vendu 940 guinées, et la Serrure, par Turner, 500 guinées. La collection entière a atteint le chiffre de 8,265 l. st. (206,625 fr.)

\* Au dernier drawing-room de la reine d'Angleterre, madame de Persigny a présenté à S. M. mademoiselle de Beauvau, fille de madame la princesse de Craon.

\* On dit que partout où les Anglais pénètrent ils fondent une église, les Allemands une école, les Américains un journal, les Français un théâtre. Les Français ont fondé déjà des théâtres à San-Francisco, à Constantinople, à Yassi, à Bucharest, en Algérie. Ils construisent en ce moment un théâtre à Tunis, un théâtre aussi élégant que confortable. Il paraît que les 420,000 habitants de la capitale des États barbaresques tiennent à faire connaissance avec les chefs-d'œuvre de la littérature des Variétés, du Palais-Royal et du Vaudeville.

\* L'hôtel des Monnaies, ainsi que l'annonce un arrêté de M. le préfet de la Seine, va être réparé à l'intérieur; déjà, l'année dernière, on avait restauré la façade de ce bel édifice.

\* On annonce pour le 15 août l'inauguration de l'hospice des Invalides civils qui vient d'être construit dans le bois de Vincennes.

\* Les obsèques du baron Thénard ont été célébrées mardi au milieu d'un immense concours de célébrités des sciences. Le ministre de la guerre était au nombre des assistants. Le ministre de l'instruction publique a exprimé son regret d'être éloigné de Paris au moment de la cérémonie, où il s'est fait représenter par M. Gustave Rouland, chef de son cabinet et de la division du secrétariat général.

Après le service, le cortège est parti pour l'embarcadere de Lyon, le chemin de fer devant emporter le corps à la Ferté, près Châlon-sur-Saône.

\* Le jour du mariage de la princesse Charlotte, fille du roi des Belges, avec l'archiduc Ferdinand-Maximilien d'Autriche, est définitivement fixé au 27 juillet.



\* \* L'équipage de la yole parisienne *Duc-de-Franc-Boisy* s'est rendu dimanche dernier à Nantes pour répondre au défi de la yole nantaise *Madame-de-Franc-Boisy*.

La victoire est restée à l'équipe parisienne, dont l'arrivée au but a été acclamée par les nombreux spectateurs.

\* \* La duchesse régente de Parme a décoré de la médaille d'or une fille de quinze ans, Luigia Spazzina, qui a livré un combat à l'arme blanche à un voleur, l'a blessé, et ensuite, aidée de son père et d'un nommé Gabbi, est parvenue à l'arrêter et à le consigner à la justice.

\* \* On annonce l'entrée en religion de mademoiselle Céline Vallée, qui a tenu pendant quelques années une place honorable au théâtre du Gymnase.

\* \* Le théâtre de l'Ambigu-Comique donnera prochainement la première représentation d'un drame en cinq actes, intitulé le *Conscrit de 1834*, attribué à M. Paulin Deslandes, un des auteurs qui réussissent le mieux dans le genre populaire. Cet ouvrage servira aux débuts de mademoiselle Haquette, dont le nom est en faveur dans toute la province, précédée d'une juste réputation; les autres rôles seront joués par Castellano, Omer, Laurent, Maurice, Coste, mesdames Marie Delaistre, Marty et Adorey. Le *Conscrit* succédera sur les affiches au *Naufrage de la Méduse*.

\* \* Le pré Catelan est devenu la merveille du bois de Boulogne. Qui n'a pas vu cet immense jardin, dessiné sur le modèle du paradis terrestre, et éclairé par des milliers de lanternes et de verres de couleurs, n'a pas l'idée de ce qu'on peut obtenir du mélange des lumières, des fleurs et des feuillages par l'art de l'illumination. Ce théâtre de plantes, d'arbustes, de fleurs rares, est vraiment une des plus ingénieuses combinaisons que le décorateur ait jamais imaginées. La salle, composée d'un amphithéâtre et de trois rangs de galeries encadrées dans des plates-bandes de pétunias, de marguerites et de géraniums, offre le coup d'œil le plus nouveau qui soit au monde. Ce théâtre a une ouverture plus large que celle de la scène de l'Opéra, et je ne sais rien de plus merveilleux que sa toile de fond naturelle, composée d'une colline de gazon accidentée, de rochers, de grottes, de cascades, de fontaines, de ravins et de forêts. Voilà les véritables décorations du printemps, les véritables fêtes de l'été! On se croit à Bénarès ou à Calcutta, au beau milieu de la végétation équatoriale. Le nouveau ballet *Nella*, par lequel l'habile directeur du pré Catelan, M. Ber, vient d'inaugurer son théâtre, est un ballet à brigands, comme tous les ballets d'aujourd'hui. Depuis que les chemins de fer ont expulsé les brigands des grandes routes, ceux-ci se sont réfugiés à l'Opéra et au pré Catelan. Cependant les brigands de ce nouveau ballet sont heureusement tempérés par Pierrot, qui apparaît sous le masque enfariné de Paul Legrand. L'intervention de Pierrot jette de la gaieté

dans l'action. Par cette chaleur de trente degrés, le théâtre du pré Catelan est le seul théâtre possible.

\* \* La crinoline, encore contestée en France par les amants de l'art plastique, vient d'être légitimée en Angleterre, où elle est parvenue à la hauteur d'une question. La question de la crinoline a donc été portée au parlement. Un honorable membre a appelé l'attention de ses collègues sur la triste situation des dames de la cour, qui ne peuvent plus passer par les étroits corridors du palais Saint James pour se rendre aux *drawing rooms* de Sa Gracieuse Majesté. Un orateur a pris la parole pour dire que les couloirs n'étaient pas plus étroits cette année que les années précédentes, et que les ladies et les paires des trois royaumes n'avaient, pour les traverser à l'aise, qu'à se débarrasser de leurs monstrueux atours; mais les grognements de l'assemblée ont interrompu cet orateur du Danube, et le parlement, prenant fait et cause pour les sous-jupes balonnées, a voté d'enthousiasme l'élargissement des portes, des couloirs et des appartements.

Le lendemain plus de cent cinquante mille foulards représentant le portrait de l'orateur de la crinoline, M. Dundas, étaient vendus dans les rues de Londres et littéralement enlevés par le beau sexe britannique.

Maintenant que la crinoline est décidément une institution, il ne nous reste plus qu'à nous incliner devant ces énormes croupes qui effrayaient l'imagination si l'on ne savait qu'elles sont un produit de l'art... du quincailleur. Pourvu que les cercles d'acier qui constituent la plus forte partie des appas des femmes ne prennent pas des proportions plus effrayantes encore, et qu'on ne soit pas obligé un jour d'élargir les rues et les boulevards!

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE-FRANÇAIS : reprise du *Barbier de Séville*, comédie en quatre actes de Beaumarchais. — THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE : le *Mariage extravagant*, opéra-comique en un acte, musique de M. Eugène Gauthier, paroles de feu Désaugiers. — GYMNASÉ-DRAMATIQUE : les *Bourgeois gentilshommes*, comédie en trois actes de MM. Dumanoir et Barrière.

Le *Barbier de Séville* est la première partie de cette trilogie en trois ouvrages, qui est l'œuvre par excellence de Beaumarchais, il précède en date le *Mariage de Figaro* et la *Mère coupable*; il en crée les types qui resteront célèbres, il en contient aussi les qualités les plus éclatantes; il a une finesse, une gaieté, une verve, une fougue, qui ne se retrouvent qu'à des degrés bien atténués dans les autres parties, et si un musicien de génie n'avait posé sur le *Barbier de Séville* le manteau éblouissant de ses mélodies, la pièce



de Beaumarchais aurait reçu de plus fréquents honneurs au Théâtre-Français, mais on sait son Rossini par cœur, et on est mal à l'aise lorsque l'on entend dire ce qu'on a eu cent fois tant de plaisir à entendre chanter. Cependant le Théâtre-Français vient de faire de sérieux efforts pour lutter contre les réminiscences musicales, en remontant le *Barbier* avec un soin remarquable; sa plus jolie voix a chanté les couplets de Lindor, deux de ses plus beaux yeux, — et Dieu sait qu'elle en a! — ont lancé les œillades de Rosine, et, outre Bressant, *Almaviva*, et mademoiselle Fix, *Rosine*, il a donné Bartholo à M. Provost, Figaro à M. Régner et Basile à M. Monrose. On ne pouvait mieux choisir, aussi la pièce a-t-elle marché, comme on dit, à merveille.

Ce qui rend l'œuvre charmante, et particulièrement attrayante pour le spectateur, c'est son éclat juvénile, cette espèce d'ivresse de la première saison de l'esprit, qui y circule et y éclate de toutes parts; la verve de Beaumarchais y est en fleur, et s'épanouit avec une abondance et une richesse incroyables; plus tard il sera aussi mordant, aussi spirituel; il n'aura plus le même charme; le génie seul est éternellement jeune, parce qu'il est divin; les vers du vieux Corneille faits à soixante-treize ans sont pleins de sève, mais Beaumarchais n'était qu'un homme de talent; il n'a eu vingt ans qu'une fois.

Le vent de juin est aux reprises; les auteurs morts seuls se laissent traîner passivement devant les banquettes solitaires, les auteurs vivants font une belle résistance, et obtiennent l'avantage de ne pas être représentés, tandis que tout Paris se promène extra-muros dans un rayon de deux à cinq cents kilomètres; l'Opéra-Comique, ne voulant pas donner une pièce toute neuve, a imaginé de représenter un petit acte de Désaugiers, sur lequel un jeune homme, M. Eugène Gauthier, a fait de très-jolie musique; cette petite pièce, gaie et bien conduite, se nomme le *Mariage extravagant*; l'intrigue, très-simple et très-bouffonne, a pour donnée un quiproquo venant d'une double méprise; un personnage raisonnable s'introduit dans une maison de fous, où il prend pour le directeur de l'établissement un fou qui en usurpe le nom, tandis qu'il est lui-même confondu avec un malade qui est attendu par le véritable directeur; les scènes se succèdent avec un entrain dans lequel on reconnaît le style joyeux de l'auteur du *Dîner de Madelon*, et la gaieté qu'il cherche à faire naître ne lui fait pas défaut un seul instant. Quoique M. Gauthier appartienne à l'école des compositeurs érudits, ce qui exclut un peu l'inspiration, il a su composer sur cet amusant livret des mélodies faciles et gracieuses, qui ont toujours le mérite de convenir aux situations de ses personnages. On a fort applaudi une jolie romance chantée avec goût par mademoiselle Henrion, un duo bouffé d'un excellent mouvement, et enfin la chanson du comique et le final. L'œuvre est jouée par MM. Berthelier, Ponchard et Lemaire.

Nous sommes en retard avec les *Bourgeois gentils-hommes* de MM. Dumanoir et Barrière, et nous voudrions en compensation pouvoir raconter leur comédie tout au long pour le plus grand amusement de nos lecteurs; malheureusement il n'est pas possible de le tenter; la pièce n'est pas amusante à voir, et se dérobe absolument à la narration, ses finesses sont bien connues, son comique est bien usé. MM. Moulin et Pierrot se faisant appeler le marquis de la Besnardière et le comte de Sainte-Menehould ne font plus rire personne, le théâtre en regorge de ces riches honteux qui renient le nom de leur père et s'approprient celui du voisin, et qui plus est le travers ne paraît pas amusant pour être devenu trop commun. Bon nombre de spectateurs qui s'appellent Pierrot, Moulin, ou quelque chose d'approchant dans le mystère de leur acte de naissance, doivent regarder en pitié ces pauvres diables, qui se gênent et se tourmentent pour déguiser leur origine plébéienne, on n'y fait pas tant de façon aujourd'hui, on prend un nom et un titre à sa convenance, sans prétendre abuser personne; on s'improvise baron si l'on a un cheval, et qu'on habite la place de la Madeleine; on devient comte, à deux chevaux et en allant se loger aux Champs-Élysées, question de décorum et de costume.

Si le plan de la pièce de MM. Dumanoir et Barrière n'est pas heureusement choisi, en revanche le style abonde en jolis mots qui ont soutenu l'ensemble; en outre elle est parfaitement jouée par MM. Geoffroy, Lesueur et la charmante mademoiselle Delaporte, qui tient et au delà tout ce que ses débuts ont promis, et qui représente les ingénues avec toutes les grâces de l'emploi.

MAXIME TERMONT.

Madame Léonie d'Aunet, l'auteur du *Voyage d'une femme au Spitzberg* et d'*Un mariage en province*, vient de faire paraître, sous ce titre : *Une vengeance*, à la librairie Hachette, 14, rue Pierre-Sarrazin, un nouveau roman qui, par ses qualités de style et d'intérêt, est appelé à obtenir un succès égal à celui qu'ont obtenu les précédentes œuvres du même auteur.

On n'a pas oublié cette charmante statue de *Jeanne d'Arc* exécutée par la princesse Marie, fille de Louis-Philippe; eh bien, une délicieuse petite réduction de ce chef-d'œuvre, en métal galvanisé bronze, de 25 centimètres de hauteur, tout à fait pareille aux statuettes de ce volume qui se vendent 50 et 60 fr., est donnée aux abonnés des *Modes parisiennes*, tout emballée et rendue *franco* sur tous les points de la France, moyennant 20 fr. Adresser sa demande, accompagnée d'un bon de 20 fr., au directeur des *Modes parisiennes*, rue Bergère, 20.

Paris. — Typographie de Henri Plon, 8, rue Garancière.